

Une littérature « cocoricoïsante »

Robert Lahaise, *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, 784 p.

Frédéric Martin

Numéro 93, printemps 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37836ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Martin, F. (1999). Compte rendu de [Une littérature « cocoricoïsante » / Robert Lahaise, *Une histoire du Québec par sa littérature, 1914-1939*, Montréal, Guérin, 1998, 784 p.] *Lettres québécoises*, (93), 48–48.

HISTOIRE
Frédéric Martin

Une littérature « cocoricoïsante »

L'essayiste dresse un portrait vitriolique
de notre passé littéraire.

AU XIX^e SIÈCLE, NOS ÉLITES FANTASMAIENT FERME. En 1866, l'abbé Henri-Raymond Casgrain prévoyait ainsi que « le peuple américain, aggloméré sans autres principes de cohésion que les intérêts cupides, s'écrasera sous son propre poids ». L'idée, décidément tenace, était reprise vingt ans plus tard par le sénateur François-Xavier-Anselme Trudel. Les Canadiens français, assurait-il, formeront bientôt — « avant cent ans, peut-être même avant cinquante ans » — « une majorité des États-Unis et auront sa destinée entre leurs mains ». L'abbé Lionel Groulx y alla aussi de ses pronostics : « notre *reconquista* nataliste », comme le dit Robert Lahaise, nous permettrait d'englober l'Acadie perdue, voire l'Ouest canadien ! S'élevant contre cette idéologie de la revanche des berceaux, le futur duplessiste Paul Bouchard écrivait pour sa part, dans *L'Action nationale* de mai 1936, que nous nous singularisons par

la fabrication des poupons en masse, la reproduction par quintuplets. Seuls nous surpassent les Chinois et les nègres, tous les peuples inférieurs et les insectes de la création.

Retracé par Lahaise, ce discours des élites a inspiré à l'essayiste le titre de la première partie de son ouvrage : « Dieu le ber ». La production littéraire de l'entre-deux-guerres, qui constitue le corpus étudié ici, reconduit l'idéologie dominante et exhorte le bon peuple à se multiplier. Car au Québec, on répugne alors à s'adonner à « l'art pour l'art ». Au début de ce siècle, au moment même où l'abbé Groulx commence à semer ses écrits à tout vent, il y a bien « les exotistes-universalistes [qui] firent une percée notable avec Nelligan, suivi de Paul Morin, René Chopin, Guy Delahaye et Marcel Dugas ». Et il y aura encore « les exotistes du bien éphémère *Nigog* de 1918¹ » qui chercheront à donner à notre littérature une certaine hauteur. Mais ce bref sursaut dû à l'audace fera long feu, n'influencera guère l'esprit du temps.

L'entre-deux-guerres s'inscrit donc sous le signe du ber. Autrement dit du nationalisme exacerbé et du « terroirisme ». C'est ainsi que de 1918 à 1940 Damase Potvin remet sur les rails un *Terroir* qui n'avait pourtant vécu, lors de sa première mouture, que pendant l'année 1909. « Nous croyons fermement en notre littérature régionaliste qui seule sera notre littérature. Toute autre ne serait que pastiche et imitation », décrète-t-il. Robert Choquette, qui publie *À travers les vents*, son premier recueil, en 1925, exalte quant à lui « la saine poésie de la terre natale ». Ajoutons-y, pour faire bonne mesure, l'ineffable Claude-Henri Grignon : « Notre littérature sera absolument paysanne ou elle ne sera pas. »

De 1914 à 1939, nous sommes donc aux prises, soutient Lahaise, avec une littérature « immobile ». Réflexe de repli : à cause de la folie qui règne dans l'Europe en guerre, face à l'industrialisation avancée des États-Unis, le Québec se réfugie dans une idéologie rurale. Poètes, romanciers, essayistes, chansonniers entonnent l'antienne...

C'est le temps de « la terre théoriquement salvatrice », poursuit Lahaise. Le thème est apprêté à toutes les variantes. Platement rurale au début de la période étudiée par l'historien, la poésie prend un tour « épico-lyrique » dès la guerre terminée. Il n'est pas sûr que le changement soit pour le mieux cependant. La poésie devient par ailleurs un genre permis aux femmes : « ces "païennes" honnies par nos clercs » ont le vague à l'âme et célèbrent des amours tourmentées. La Crise les renverra à la sphère domestique, elles sont remplacées par la Bolduc et Jean Narrache. L'optimisme de l'une, le misérabilisme de l'autre sont heureusement tempérés par la « poésie prolétarienne » de Gilles Hénault et Jean Marchand. Saint-Denys Garneau et Alain Grandbois ne sont plus très loin, ils viendront bientôt secouer cette poésie endormie...

En cette « période assagie », les romans et les contes « s'alignent strictement sur notre évolution ternaire avec terre, millionnaire et misère ». Et avec religion à la clef, au cas où on l'oublierait. La grande Crise, c'est l'occasion de nous ramener au « p'tit pain » qui constitue le seul butin du Canadien français. Nous sommes bien peu de chose, et nos prosateurs n'auront de cesse de nous le rappeler. Ici pas de révolte : la littérature renvoie à une médiocrité crasse, à ce fatalisme auquel nous confinent les diktats de l'Église catholique. Les essais empruntent la même tangente.

La deuxième partie de l'ouvrage contient les textes de la période. Souvent cités *in extenso*, ils sont commentés de façon acerbe par Robert Lahaise. Tout du long, d'ailleurs, le professeur de l'UQAM utilise un ton extrêmement ironique. Cette littérature, il la regarde et l'évalue sans aménité. Érudite tout de même, Lahaise démontre qu'il connaît l'époque qu'il étudie sur le bout des doigts. Sa lecture décapante produit néanmoins un ouvrage de référence d'un genre inusité, un peu étrange même. Car l'essayiste est loin de s'effacer derrière son objet ; au contraire, il le prend littéralement d'assaut. On finira cependant par trouver que la charge n'est pas sans mépris.



Robert
Lahaise

1. Signalons la « Réimpression à l'identique des 12 numéros : janvier à décembre 1918 » de la revue *Le Nigog* qui vient de paraître chez Comeau & Nadeau éditeurs.